



Pedro Mañas

**LAVIE SECRÈTE**  
*De Rebecca Paradise*

À Jesús, Miguel Ángel, Eloy, Lucía, Luna,  
le petit Javi... et ceux qui suivront.

Ah, et à toutes les Ursula du monde.  
P.M.

Mes remerciements les plus  
chaleureux à David Schavelzon.  
La traductrice

Traduit de l'espagnol par Anne Calmels

LA JOIE DE LIRE

# 1

## UNE BOÎTE À SEPT VERROUS

Je déteste les magiciens.

Ce n'est pas que je ne les aime pas, qu'ils m'ennuient ou que je les trouve antipathiques. Non. Je les Déteste, c'est tout. Avec un D majuscule.

D'abord, il n'y a que trois choses dans le monde qui intéressent vraiment les magiciens : les lapins, les jeux de cartes et les hauts-de-forme. Je ne comprends vraiment pas pourquoi ces trois choses les intéressent autant.

Les lapins sont des animaux franchement stupides qui veulent ressembler à des peluches mais qui n'en sont pas du tout. À la première occasion, ils te mordent le doigt comme si c'était une carotte, et quand tu les prends dans tes bras, ils te font caca dessus... Des sortes de billes noires et puantes qu'on ne trouve jamais sous une peluche.

Les cartes, c'est un truc de vieilles dames ou de tricheurs professionnels. Ils les posent sur un tapis vert près d'une poignée de vrais jetons ou de faux billets. Si on y réfléchit, parier un tas de jetons ou de billets sur le fait d'avoir un as plutôt qu'un roi de cœur, c'est complètement idiot. Même si les billets sont faux.

Le haut-de-forme est une ancienne espèce de chapeau qui a disparu depuis longtemps. Les rares spécimens qu'on trouve encore aujourd'hui vivent sur la tête des magiciens. Comme c'est une espèce protégée, les chasseurs n'ont pas le droit de leur tirer sur la tête. C'est pour cela que la haine entre magiciens et chasseurs ne cesse de croître.

Je crois que je n'ai pas toujours détesté les magiciens.

Je crois que je les déteste depuis que l'un d'eux a fait disparaître ma mère dans une boîte noire et n'a pas réussi à la faire revenir.

Ce soir-là, mes parents étaient partis s'amuser à Portsmouth. Une petite précision : quand je dis « Portsmouth », je parle d'une ville en Angleterre située à quinze kilomètres de chez moi, parce que d'après les cartes, il existe un certain nombre d'autres Portsmouth dans l'univers.

Évidemment, quand je dis « à quinze kilomètres de chez moi », je veux dire « à quinze kilomètres de la porte de ma maison », parce que la distance est peut-être un peu plus grande si on est occupé au petit coin au fond du couloir.

Et bien sûr, quand je dis « occupé », je ne parle pas de mots croisés ou de tricot, mais de... enfin, tu vois ce que je veux dire.

Où est-ce que j'en étais ?

Ah, oui. Ce soir-là, mes parents étaient partis s'amuser. S'amuser comme des parents, pas en faisant des expériences avec les crèmes de la salle de bains ni en allant à la chasse aux vers de terre dans le jardin. Non, plutôt en prenant la voiture jusqu'à Portsmouth pour manger de la langouste avec des tonnes de mayonnaise, avant d'aller au théâtre, au cinéma ou... à un spectacle de magie.

Papa ne veut jamais parler du spectacle de magie, mais ce n'est pas grave. Je l'imagine très bien. Comme si j'y avais été.

Il y a plein d'hommes et de femmes qui regardent une scène plongée dans l'ombre, surtout des couples, comme papa et maman. Ils sont assis à des tables

avec des nappes rouges et des petites lampes vertes. Ils rient, boivent du vin et se chuchotent des choses à l'oreille, à l'abri de l'orage qui a commencé à s'abattre sur les toits de Portsmouth.

Les projecteurs s'allument et le magicien apparaît. Il s'appelle Victorinni, ou Antoninni, ou un autre nom ridicule en «inni». Il a une moustache raide et pointue.

«Trucmuche-inni» joue un moment avec son haut-de-forme et avec un jeu de cartes crasseux, puis il s'approche du bord de la scène et demande un ou une volontaire. C'est dommage qu'il ait dit «une», parce que sinon, peut-être que maman ne serait pas montée sur la scène, qu'elle serait restée à table avec papa et qu'ils seraient rentrés ensemble à la maison. Et maintenant elle serait là, elle me gronderait parce que je n'éteins pas la lumière dans ma nouvelle chambre et moi, je dirais: «Encore dix minutes», et elle: «Cinq»... Mais il a dit «une». Et maman y est allée.

Ses bas font «frou-frou» quand ses jambes frottent l'une contre l'autre. Ses talons font «tac-tac» entre les tables. Et son cœur, «boum-boum», parce qu'elle a le trac.

La lumière de la scène change de couleur et devient violette. Le magicien demande à maman d'entrer dans une grande boîte noire placée derrière le rideau. Il y a sept verrous sur la boîte et un serpent argenté peint sur le couvercle. Maman entre dans la boîte. Elle sourit et se frotte l'œil. Elle se frottait souvent l'œil quand elle était nerveuse. Le magicien ferme le couvercle avec les sept verrous et fait des passes magiques avec les mains. Le public se ronge les ongles de la main droite.

À ce moment-là, une petite explosion se produit sur la scène. À présent, la boîte est ouverte, mais maman a disparu! Les gens applaudissent à tout rompre. Bande de crétins.

Le magicien salue, referme la boîte et recommence ses passes magiques. Cette fois, il récite en plus une formule magique. Le public s'attaque aux ongles de la main gauche. La boîte s'ouvre de nouveau. Encore vide! Mais il ne s'agit pas d'une blague de magicien. Quelque chose n'a pas marché. Sous son haut-de-forme, le magicien transpire à grosses gouttes qui coulent jusqu'aux pointes de sa moustache. Il fait une nouvelle tentative. Encore raté. Le public n'a plus

d'ongles à ronger. Les doigts de papa tambourinent sur la nappe. Désespéré, le magicien essuie la sueur de son front avec le coin de sa cape.

Le magicien a répété la formule des centaines de fois sans arriver à rien, mais je n'ai pas envie de le raconter. Maman n'est jamais revenue dans la boîte, ni à sa table, ni à la maison. Elle est restée là-bas, à flotter dans un nuage de colombes, de lapins, d'as de cœur et de foulards multicolores, de cordes et de toutes ces choses que les magiciens font apparaître et disparaître tout le temps.

Tu ne me crois pas ? Je te jure que c'est vrai !

Maintenant, je vis toute seule avec papa.

Ah, et si je ne te l'ai pas encore dit, je m'appelle Ursula.

Non, en fait, je m'appelle Rebecca.

Ursula.

Rebecca !

## 2

### **HISTOIRES OU MENSONGES ?**

Je sais que je m'y suis mal prise depuis le début.

Je sais qu'on ne se présente pas en disant : « Je déteste les magiciens. » Ce serait plutôt bizarre d'arriver chez son médecin ou dans le bureau de son nouveau patron et de dire en lui tendant la main : « Bonjour. Je m'appelle Ursula Jenkins et je déteste les magiciens. »

Non... En fait, ce qui serait génial, c'est que l'autre te serre la main vigoureusement en répondant : « Enchanté. Je m'appelle Jack et je déteste les grumeaux dans la purée. »

Mais ça ne se passe pas comme ça. Si tu fais ça, il y a de fortes chances pour que ton patron te licencie et que ton médecin t'envoie en urgence faire des analyses. Apparemment, on est obligés de commencer par se dire un tas de bêtises avant de se mettre à parler

sérieusement. Il faut absolument savoir quel âge a l'autre, où il habite, combien il gagne par semaine, quelle voiture il a et à quelle heure il se lève le matin.

Comme j'ai tendance à oublier toutes ces bêtises quand je suis devant quelqu'un, j'ai décidé de découper un papier bristol jaune, d'écrire dessus ces bêtises indispensables et de le coller ici pour me présenter sans perdre trop de temps.

*Bonjour, je m'appelle Ursula.*

*QUEL ÂGE J'AI? Onze ans et cinq mois.*

*OÙ JE SUIS NÉE? À Portsmouth, Angleterre.*

*J'HABITE OÙ? Au sixième étage dans un appartement très petit.*

*COMBIEN JE GAGNE? Rien. Zéro. Néant. Ensemble vide. Trou noir.*

*QU'EST-CE QUE J'AI COMME VOITURE? Je n'en ai pas.*

*Je me déplace en métro (mais il n'est pas à moi).*

*À QUELLE HEURE JE ME LÈVE? À 7h30 du lundi au vendredi. Le samedi et le dimanche: quand le téléphone sonne (mais parfois je me rendors).*

*RAVIE DE TE CONNAÎTRE. On passe aux choses sérieuses?*

Le problème, c'est que je ne suis pas certaine que ce papier t'aide à te faire une idée très précise de moi. Mais peut-être que ça ne m'amuse pas que tu me connaisses vraiment. Je vais commencer par te parler de ce que les autres croient que je suis.

Je t'ai déjà dit que je m'appelais Ursula (pour le moment, oublie Rebecca), mais j'aurais pu ajouter quelque chose: si tu veux vraiment qu'on comprenne que tu parles de moi et pas d'une autre Ursula sur la planète Terre, tu peux m'appeler «Ursula la Menteuse». Ou, option deux: «Ursula la Dingue». Ou encore, option trois: «Ursula Zarbi Quatre Zieux».

C'est ma collection de surnoms. Il y a des gens qui collectionnent les timbres ou les papillons, d'autres qui gardent des souvenirs des voyages qu'ils ont faits. Après, pendant qu'ils classent des factures ou qu'ils programment l'alarme du réveil, ils regardent leur collection et poussent de gros soupirs. C'est un peu la même chose avec mes surnoms. Je les ai rapportés en souvenir de toutes les écoles où je suis passée. Il y en a trois.

Je vais t'expliquer le truc des quatre yeux. Il y en a deux qui sont à moi, deux scarabées petits et brillants.

Les deux autres, ce sont les verres de mes lunettes. Ils sont énormes et brillent comme des culs de bouteille. Mais sans les culs de bouteille, les scarabées ne servent pas à grand-chose parce que je suis myope. Au-dessus, il y a une queue-de-cheval. Au-dessous, des jambes trop courtes (un peu comme si c'était des bras) et des bras trop longs (un peu comme si c'était des jambes). Il a dû y avoir un problème au montage. Entre les bras et les jambes, il y a un ventre tout rond et un nombril qui ressemble au bouton de la machine à laver. Mais j'ai beau appuyer dessus, il ne se passe rien.

C'est dommage que tu ne puisses pas me dire à ton tour comment tu es. Si on était face à face ou au téléphone, ce serait différent. C'est peut-être pour ça que les gens préfèrent le téléphone aux livres. Parce que les livres, ça ne marche que dans un sens.

En même temps, il y a des choses qu'il vaut mieux raconter dans un livre, comme ça on peut les raconter comme on en a envie, sans être interrompu par des milliards de questions compliquées. Par exemple: «Mais... tu t'appelles Ursula ou Rebecca?», «Ils sont si gros que ça, les verres de tes lunettes?»,

«Pourquoi la police n'a pas arrêté le magicien qui a fait disparaître ta mère?», «Elles étaient comment, exactement, les passes magiques?», «Tu crois que ça pourrait marcher avec ma prof de gym?», «Tu te moques de moi ou quoi?».

Ce n'est pas vrai que je suis «menteuse», «dingue» et «bizarre». Enfin, à moitié. Je ne sais pas, c'est peut-être vraiment vrai. Ou alors je suis peut-être seulement une menteuse.

Parfois, quand je suis stressée, je me mets à raconter des histoires qui ne sont pas tout à fait vraies, comme celle de maman et du magicien. Mais je ne suis pas sûre que ce soient des mensonges.

Je sais qu'il y a une différence entre les histoires et les mensonges. Je sais que si, pour endormir un enfant, tu lui racontes qu'il était une fois dans une forêt un petit lapin qui cultivait des carottes, c'est une «histoire», et que si tu dis à ton professeur qu'un petit lapin a mangé tes devoirs, c'est un «mensonge». Mais les choses ne sont pas toujours aussi simples, loin de là. En plus, je déteste les lapins, je te l'ai déjà dit.

Je veux qu'une chose soit claire: j'essaie de dire la vérité. Par exemple, j'essaie de dire que ma mère n'a

pas disparu à cause d'un magicien complètement nul nommé «Trucmuche-inni». J'essaie de raconter ce qui s'est réellement passé. Mais après, quand je me retrouve devant tous ces gens qui me regardent, qui regardent mes grosses lunettes et l'élastique rose de ma queue-de-cheval, ça devient très difficile de parler de ça, et ma bouche se met à raconter toute seule l'histoire du magicien, parce qu'elle est moins triste et plus intéressante. Là, on me prend pour une grosse menteuse, mais au moins, on n'a pas pitié de moi.

Et c'est comme ça pour tout. Aucune des vérités que je pourrais dire ne vaut vraiment la peine d'être dite :

«J'ai des lunettes en culs de bouteille.»

«Je n'ai jamais la moyenne en français.»

«Ma nouvelle maison est toute petite.»

Pffff... Qui a envie d'entendre ce genre de choses alors qu'il existe des mensonges tellement mieux ? Des mensonges que, parfois, tu peux même finir par croire.

Tout compte fait, je suis vraiment une parfaite menteuse. Et je m'appelle Rebecca !

### 3

#### LE COMPTE À REBOURS

C'est la deuxième fois que je m'y prends mal. Je pense sérieusement à arrêter de raconter cette histoire.

Je ne sais pas si je t'ai dit... quand mon père a appris que je racontais à droite et à gauche l'histoire du magicien, il s'est mis un peu en colère. En fait, il s'est mis très en colère. Surtout quand j'ai crié que si j'avais été là, je n'aurais laissé personne mettre maman dans une boîte, et que lui il a crié que je n'avais pas intérêt à répéter ça, jamais, et que moi je l'ai répété et que papa a donné un coup de pied dans la porte de la cuisine et a fait un trou dedans.

Maintenant, la maison avec la porte trouée, la porte et aussi le trou sont à une autre famille. Donc, ce sont eux qui vont devoir supporter la méchante Scrooch qui dit que le jardin est envahi par les bêtes à cause



de l'arbre entre les deux maisons et qu'il faudrait l'abattre une bonne fois pour toutes.

Papa a dit que la maison était trop grande pour deux personnes. N'importe quoi! Une maison peut être trop petite, mais jamais trop grande. Si on trouve sa maison trop grande, on n'a qu'à rester tranquillement dans la cuisine ou dans la salle à manger. Pourquoi les adultes ont-ils tant de mal à comprendre les choses?

En plus, même si papa ne le sait pas, nous ne sommes pas deux à la maison. Nous sommes sept: papa, moi et cinq vers de terre que je garde dans un coffre-fort en plastique rempli de terre fraîche. Je les ai ramassés dans le jardin le jour de notre déménagement pour les sauver d'une fin horrible sous les bottes de Scrooch. J'aurais préféré un serpent. Ou des vers à soie. Ou un serpent à soie. Mais les vers de terre, c'est bien aussi. Ils ont tous un nom différent et ils sortent de terre quand je les appelle. Tu ne me crois pas? Je te jure que c'est vrai. Avant, on avait un chat gris qu'on avait appelé Cosmonaute parce qu'il miaulait sous les étoiles. Mais un jour, il s'est échappé et n'est jamais revenu, ou peut-être que si, mais je ne le saurai jamais parce que nous ne retournerons pas dans notre ancien quartier.

Comme les vers de terre, moi aussi je dois m'habituer à ma nouvelle maison. Bien sûr, la mienne est plus grande qu'un coffre-fort, mais pas beaucoup plus. Elle est au sixième étage, au croisement de deux rues très bruyantes, et pleine de cartons. Comme c'est trop loin de mon ancienne école, je vais aller dans une autre, qui est jaune et qui prend une couleur moutarde quand il pleut. C'est ma quatrième école. Entre ma nouvelle maison et ma nouvelle école, il y a un grand parc avec un petit lac sombre. Le soir, on entend les oiseaux chanter. Dans la journée, les voitures chantent beaucoup plus fort. Surtout si on gare un énorme camion de déménagement devant l'entrée.

Les bruits du dehors dérangent papa. Moi, ce qui me fait vraiment peur, ce sont les bruits que j'entends parfois à l'intérieur de moi. Par exemple, quand quelque chose qui ne me plaît pas va arriver, ma tête commence à faire un bruit, comme une bombe à retardement. Une bombe qui compte, seconde après seconde, le temps qui reste avant l'explosion. Cette fois-ci, l'explosion, c'était le premier jour dans mon école numéro quatre.

«Tic-tac, tic-tac.»

Ma tête a commencé à chuchoter le vendredi matin pendant que je servais le petit-déjeuner à mes vers de terre.

«Tic-tac, tic-tac.»

Le samedi après-midi, elle tintait un peu plus fort.

«Tic-tac, tic-tac.»

Le dimanche soir, elle hurlait. Papa était en train de préparer des croquettes aux épinards dans le salon. Il prenait une poignée de pâte verte, la malaxait entre ses mains et me regardait. Puis, il trempait sa croquette dans un bol d'œufs battus et arrêta de me regarder. Il la passait ensuite dans une assiette de chapelure, me regardait à nouveau, secouait la tête et soupirait. Moi, j'étais assise par terre, au milieu des cartons encore à moitié pleins, et je ne faisais rien. J'étais concentrée sur mon «tic-tac».

À la quatrième croquette, papa a dit :

— Demain, tu reprends l'école.

Quand un adulte veut entamer une conversation avec un autre adulte, il parle de la météo. Avec un enfant, il parle de l'école. C'est comme ça.

— Je sais.

Papa a insisté :

— Et... comment tu le sens, ce changement d'école ?

— Ça va.

— Ça va... comment ?

— Super, ai-je répondu de mauvaise humeur.

— Il ne faut pas que tu prépares tes affaires ?

— Non, ai-je menti.

— Il ne faut pas que tu les prépares ou tu l'as déjà fait ?

J'ai encore menti :

— Les deux.

Puis j'ai fermé les yeux et plongé la main dans le carton le plus proche. Les cartons du déménagement sont remplis d'objets très différents. C'est amusant d'essayer de les reconnaître rien qu'en les touchant. J'arrivais à reconnaître presque tout : la lampe de chevet, le paillason rouge tomate, un réveil, des tubes d'aspirine, l'uniforme de papa... Tout au fond, j'ai trouvé un flacon en verre, très froid, qui ne me disait rien. J'ai ouvert les yeux. C'était un vernis à ongles vert qui appartenait à maman et qui est à moi maintenant, mais il ne sert à rien parce que je n'ai

pas encore le droit d'en mettre... Je l'ai serré très fort dans ma main gauche. Alors papa a interrompu mon jeu. Il ne se rend jamais compte quand je suis en train de jouer.

— J'ai trouvé la directrice très sympathique.

— Super, ai-je dit sans aucun enthousiasme.

Le « tic-tac » résonnait plus fort que jamais.

— Et elle m'a dit que ta professeure principale était très sympathique aussi.

— Mmm..., ai-je grogné en serrant le flacon de vernis vert dans mon poing.

Sympathique, sympathique... Sympathique-tic, sympathique-tac... Tic-tac, tic-tac.

— Et que tes camarades aussi étaient sympathiques.

J'en ai eu marre de ce bruit et de ce mot.

— Je suis sûre que le concierge aussi est sympathique! ai-je crié. Et je parie que la prof de français est sympathique et que le psychologue est super-sympathique! C'est sûrement lui, le plus super-méga-sympathique de tous!

— Ne commence pas à crier, Ursula!

— Toi aussi tu cries!

J'ai repris ma respiration et j'ai continué:

— Comment tu sais qu'ils sont tellement sympathiques?

— Parce que la plupart des gens sont sympathiques, même si ça ne te plaît pas.

— Peut-être qu'ils sont sympas avec toi.

— Peut-être que tu ne leur laisses pas la possibilité d'être sympa.

— Peut-être que tu leur plais plus que moi.

Papa est resté la croquette en l'air.

— Et pourquoi tu ne leur plairais pas?

Je n'ai pas répondu.

— Réponds-moi, Ursula. Pourquoi tu ne leur plairais pas?

Silence. Encore plus de silence qu'avant. Même le tic-tac s'était arrêté.

— Tu crois qu'il y a quelque chose chez toi qu'ils n'aiment pas?

Ce silence me faisait très mal à la gorge.

— Tu n'es pas moins bien que les autres, tu m'entends?

Je me suis allongée sur le ventre pour lui faire comprendre que je n'avais plus envie de parler. Alors je me suis rendu compte que j'avais encore le vernis à

ongles vert dans la main. Je l'ai glissé dans une poche de mon jean et j'ai enfoui mon visage dans le tapis. Mon nez s'est rempli de l'odeur des poils. Papa a fabriqué quelques croquettes de plus (peut-être trois, ou bien une seule, je n'en sais rien, je ne le voyais plus). Puis il a fini par dire :

— Tu arrives à respirer ?

J'ai voulu dire « oui » mais ça a donné quelque chose du genre « pffchoui ».

— Je ne suis pas en colère.

J'ai voulu dire « je sais » mais ça a donné quelque chose du style « chseuchsais ».

— Ursula, a dit papa. (Long silence). Tu fais en sorte que ça se passe bien, demain, d'accord ? Tu me promets ?

J'ai voulu dire « c'est promis », mais ça n'a rien donné du tout.

## 4

### LE CHAT DANS L'ESPACE

La bombe a explosé à l'heure prévue. Mais tout avait commencé à aller de travers avant. Bien avant. En fait, dès l'instant où j'avais ouvert mes yeux de scarabée et posé mes culs de bouteille devant.

J'avais les pieds sur l'oreiller et une odeur de pieds me chatouillait les narines. Ensuite, j'ai renversé le lait sur mon cahier tout neuf et papa m'en a donné un autre à la fois neuf et vieux sur lequel était écrit : « Metropolitan Museum ». Neuf parce qu'il n'avait encore jamais servi et vieux parce qu'il venait d'une époque qui n'existait plus pour moi. Le Metropolitan Museum est le musée où travaillait maman. Ensuite, je me suis lavé les dents avec le gel coiffant et coiffée avec le dentifrice. À ce moment-là, j'aurais donné n'importe quoi pour retourner au lit. J'ai failli dire « J'ai la varicelle, je te jure que c'est vrai... »

Mais papa ne m'en a pas laissé le temps. Il m'a répété neuf fois qu'on allait arriver en retard, m'a traînée dehors, a fermé la porte, a rouvert la porte, est rentré pour mettre ses chaussures, m'a mise dans l'ascenseur, est sorti dans la rue, est retourné à l'ascenseur récupérer son parapluie, a crié qu'on lui avait volé sa voiture, s'est souvenu que la nouvelle maison avait un garage et m'a conduite à la nouvelle école.

— Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, ne cessait-il de répéter, les mains tremblantes sur son volant.

On est arrivés avec neuf minutes d'avance (une minute pour chaque fois que mon père avait dit qu'on serait en retard). Pendant que papa parlait avec ma professeure, j'ai fait le tour de la classe. Les classes vides ont une odeur particulière, les jours de pluie. Elles sentent le parapluie mouillé, les copeaux de crayons au fond de la corbeille, les vieux restes de sandwichs et l'eau de Javel. Dans la cour, les flaques d'eau tremblaient sous la pluie. Moi aussi, je tremblais, mais j'essayais de le cacher en regardant des feuilles agrafées en cahier accrochées au mur. Sur la première page de chaque cahier, il était écrit :

« *Infos et Potins* - Journal de classe ». Et en dessous :  
« Rédactrice en chef : Sophia J. ».

— Il peut lui arriver d'être un peu... difficile, ai-je entendu mon père murmurer.

Avec un sourire, la professeure lui a dit de ne pas s'inquiéter et papa lui a vigoureusement serré la main. Puis il m'a tapoté doucement la tête, m'a souhaité bonne chance et il est parti.

Ma nouvelle prof s'appelle Léanne. C'est une femme toute petite, à peine plus grande que moi, je crois. Ce jour-là, elle avait les cheveux ébouriffés et portait des créoles dorées aux oreilles, une écharpe aux couleurs vives, un immense sac et de grandes bottes couleur café. Ou café au lait. Ou café crème. Ou expresso, qu'est-ce que j'en sais, moi ! Le café et la mode, ça ne m'intéresse pas, et ça, je te jure que c'est vraiment vrai. Je voulais seulement dire que tout ce qu'elle portait ne faisait que lui donner l'air encore plus minuscule, tellement il était compliqué de la trouver au milieu de tous ces trucs. Enfin, grâce à son grand sourire, on finissait quand même par y arriver. Ma nouvelle prof a énormément de dents, avec lesquelles elle sourit tout le temps. Tellement qu'on

a l'impression qu'elle ne te regarde pas avec les yeux mais avec les dents. Dans un sens, c'est rassurant, et dans l'autre, ça fait un peu peur.

— Bon, Ursula, comme on a commencé les cours depuis plusieurs semaines, il va falloir faire un petit effort pour rattraper. Viens, assieds-toi là, au premier rang. Comme ça tu verras mieux.

Je n'aime pas beaucoup qu'on me dise ça. Ça me donne l'impression qu'on a remarqué mes énormes lunettes. C'était mal parti, elle aurait largement mieux fait de me dire, par exemple: «Salut, je m'appelle Léanne et je déteste les pulls à col roulé.»

À ce moment-là, les autres ont commencé à arriver. Ils étaient nombreux, très nombreux. Des centaines. Des milliers peut-être (je te jure que c'est vrai!). Et ils passaient tous à côté de ma table comme s'il n'y avait pas d'autre chemin pour rejoindre leur place. Moi, les yeux baissés, je faisais semblant de chercher ma trousse dans mon cartable. Le pire, c'est que je n'arrêtais pas de la trouver. Où que je mette la main, je tombais sur cette satanée trousse.

Une fois tout le monde assis, Léanne a lancé d'une voix chantante :

— Bonjour à tous!

Tout le monde sauf moi a répondu :

— Bonjour, Léanne!

— Aujourd'hui, nous accueillons dans la classe une nouvelle camarade. Ursula, lève-toi, s'il te plaît.

Je savais que ce moment allait arriver, parce que je suis une experte en premiers jours de classe. J'avais donc tout bien préparé pour ne pas faire de bêtise. Cette fois, j'allais tout bien faire comme il faut. Et désamorcer la bombe.

— Je vous présente Ursula, a insisté Léanne comme si c'était nécessaire.

Puis elle s'est tournée vers moi :

— Ursula, dans cet établissement, nous avons une règle: le premier jour de classe, chacun d'entre nous se présente aux autres pour faire un peu connaissance. Tu crois que tu pourrais nous parler un peu de toi?

J'ai hoché la tête et j'ai regardé devant moi, en essayant de faire un grand sourire, comme celui de Léanne, même si je n'étais pas du tout sûre que ça m'aille bien.

— Bon... bonjour. Je m'appelle Ursula Jenkins et je vis dans un appartement au sixième étage.

Jusque-là, tout allait bien. J'avais juste les mains un peu moites.

— J'ai onze ans et cinq mois, je ne gagne pas d'argent et je n'ai pas de voiture. Si quelqu'un veut savoir à quelle heure je me lève, je peux lui fournir une copie de mon emploi du temps.

D'accord, j'admets que ça pouvait sembler un peu bizarre mais après tout, c'était la stricte vérité et c'était ça qui comptait.

Tous les autres me regardaient, immobiles et silencieux. On entendait seulement le plic-ploc de la pluie qui tombait au rythme du tic-tac de la pendule accrochée au mur. Ça me plaisait.

— Je vis seule avec mon père. On a déménagé dans ce quartier il n'y a pas longtemps parce que...

À ce moment-là, j'ai remarqué une fille, au troisième rang, qui souriait. Pourquoi est-ce qu'elle souriait? Ce n'est pas drôle, un déménagement. Si tu ne me crois pas, essaie de faire rentrer toute ta vie dans cinq cartons!

— On a déménagé dans ce quartier... parce que...

La fille au troisième rang s'est retournée pour chuchoter quelque chose avec son sale sourire et

deux garçons du quatrième rang ont commencé eux aussi à sourire. Mais leur sourire à eux avait l'air plus stupide que méchant.

— On a déménagé dans ce quartier parce... par... parce que...

Les deux garçons du quatrième rang ont échangé un regard, puis ils ont regardé une fille du deuxième rang, qui a souri aussi. Et ce sourire-là n'était ni méchant ni stupide, mais charmant et plein de petites dents rusées. Le genre de sourire qui fait froid dans le dos. Je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire.

— Oui, Ursula, a dit Léanne d'une voix douce, pourquoi avez-vous déménagé?

Alors, il m'est arrivé quelque chose de très bizarre. J'ai baissé les yeux en essayant de me rappeler pour quelle fichue raison on avait bien pu déménager, et je me suis vue *moi-même* assise à la place libre à côté de moi au premier rang. Et moi aussi j'avais ce petit sourire idiot! C'était comme si j'avais été en même temps debout en train d'essayer de raconter quelque chose d'intéressant, et assise en train de penser: « Cette idiote aux mains moites n'a rien d'intéressant à raconter. La seule chose qu'elle va dire, c'est qu'on

l'a renvoyée de plein d'écoles différentes, qu'elle collectionne les surnoms et les vers de terre, qu'elle n'a pas la moyenne en français, que sa mère ne reviendra jamais, qu'elle n'a pas le droit de se vernir les ongles, que...» Et juste à cet instant, à neuf heures seize exactement, ma voix est devenue soudain beaucoup plus forte et plus jolie.

— Nous avons déménagé, ai-je dit très lentement, pour échapper à la police, parce que ma mère est recherchée par la justice. Vous l'avez peut-être vue aux informations. On l'accuse d'avoir volé le tableau le plus cher du Metropolitan Museum. Tous les quinze jours, on reçoit une carte postale d'un lieu différent dans laquelle elle dit qu'elle va bien et qu'il ne faut pas s'inquiéter. Mais mon père s'inquiète quand même. Surtout depuis qu'il a été renvoyé de son travail de cosmonaute pour avoir perdu un chat dans l'espace. Mon père est pilote de navettes spatiales et il avait emporté notre chat pour qu'il lui tienne compagnie durant les longues soirées cosmiques. Mais pendant un moment de distraction, le chat s'est envolé par un hublot. Le malheureux doit encore être en train de flotter là-haut. Maintenant, j'ai cinq bébés serpents

que mon père m'a achetés pour me consoler, mais ce n'est pas drôle parce qu'on ne peut pas les sortir de la baignoire. C'était plus rigolo de jouer avec ma sœur, celle qui s'est enfuie avec une famille de trapézistes. Parfois, elle m'appelle pour que je la rejoigne dans le cirque, parce que je suis capable de faire cinq cents roulades à la suite sans avoir mal au cœur. Je vous jure que c'est vrai. Mais je n'irai pas parce que, dans ce cirque, il y a aussi tout plein de magiciens. Et je déteste les magiciens.

J'ai repris ma respiration. C'était un exposé magnifique : tout était très clair, très bien expliqué... Je crois que j'avais réussi à les impressionner parce qu'il régnait dans la classe un profond silence. Un peu trop profond, peut-être.

— Très bien... a dit Léanne lentement. (Vraiment très lentement.) Est-ce que quelqu'un veut poser une question à Ursula ?

Un long (vraiment très long) moment s'est écoulé, puis une main minuscule s'est levée au dernier rang entre deux têtes. Je n'arrivais même pas à voir le visage qui était en dessous.

— Oui, Alex ? a dit Léanne.



Alors, une voix très enrhumée a murmuré :  
— Pourquoi tu ne vas pas chercher ton chat dans  
l'espace ?

## 5

### UNE FLAQUE D'EAU SALE

Je me souviens à peine de ce qui s'est passé pendant les deux heures suivantes. Je me souviens d'un grand éclat de rire qui rebondit sur les murs de la classe sans réussir à s'échapper, de la voix de Léanne qui réclame le silence, du crissement d'une craie, d'une forêt de signes étranges au tableau, d'une voix qui récite la liste des systèmes montagneux du continent européen. Puis (enfin !) de la sonnerie et d'une foule d'enfants qui contournent ma place.

C'était sûrement l'heure de la récréation, mais pour une raison mystérieuse, j'étais incapable de voir ce qu'indiquait la pendule accrochée au mur.

J'ai voulu ajuster les lunettes sur mon nez, sauf qu'elles n'y étaient pas, elles étaient posées sur la table. Une fois remises en place, j'ai découvert que la forêt de hiéroglyphes au tableau n'était qu'une succession

de racines carrées. J'ai ouvert mon cahier vieux et neuf à la première page. Elle était toujours blanche.

Mécaniquement, sans réfléchir à ce que je faisais, j'ai commencé à recopier à toute vitesse tous les calculs dans le cahier. Ma tête ne faisait pas la différence entre un 8 et un 5. Elle voulait simplement être occupée, alors j'ai copié, copié et recopié pour ne pas penser à cet horrible éclat de rire.

En plein milieu de quelque chose qui ressemblait au nombre 111, ou bien à une espèce de fourchette, j'ai été interrompue par la voix de Léanne, qui était apparue sur le pas de la porte :

— Ursula! s'est-elle exclamée, un peu essoufflée. Ça fait un quart d'heure que je te cherche. Qu'est-ce que tu fais là?

Je n'ai pas su quoi répondre, alors je lui ai montré mon cahier artistiquement décoré d'une quantité impressionnante de racines carrées qui explosaient dans tous les sens.

— Tu aimes les maths à ce point? Allez, viens dans la cour, c'est l'heure de la récréation.

J'ai improvisé :

— En fait... j'aime être à jour dans mes devoirs.

— C'est très bien. Mais pour le moment, c'est l'heure de jouer dehors.

— En fait...

J'ai aperçu les flaques d'eau par la fenêtre et j'ai continué à improviser :

— Je suis allergique à la pluie...

Après un bref silence, j'ai ajouté :

— Je te jure que c'est vrai.

Léanne a soupiré et s'est assise sur le bureau à ma gauche, en croisant les jambes comme une présentatrice de télévision.

— Écoute, Ursula, je comprends que tu sois stressée. C'est le premier jour. Tu n'as pas encore d'amis. Tout ça... c'est un peu compliqué pour toi, non?

— Moui, ai-je avoué en essayant d'imaginer ce que papa lui avait raconté.

— Eh bien, regarde : tu vas te faire ta première amie!

Un instant, j'ai imaginé que Léanne ouvrait son énorme sac et qu'elle en sortait une petite fille avec des tresses blondes et un sourire en plastique qui me disait avec une voix de poupée Barbie « Salut, tu veux être mon amie? » Mais non.